

« La sharia¹ ou le martyr ! » : éléments de sociologie des militant(e)s de la Mosquée rouge (Pakistan)

« C'est étrange: je n'ai pas versé une larme quand mon cousin est mort mais quand j'ai vu l'armée attaquer la Mosquée rouge à la télé, et appris que Ghazi sahib y avait trouvé la mort en martyr, je n'ai pas pu m'arrêter de pleurer », déclare Shehzad, originaire d'un village de la province de la Frontière du Nord-Ouest (NWFP) et étudiant boursier dans une prestigieuse université privée, fortement occidentalisée, à Lahore². Il n'a pourtant jamais rencontré le *maulana* Abdul Rashid Ghazi³, l'imam de la Lal Masjid (littéralement, « Mosquée rouge »)⁴ qui refusa de se rendre lors de l'assaut lancé par les forces commando de l'armée pakistanaise contre la mosquée rebelle en 2007 dans la malencontreusement nommée « Opération silence »⁵.

1. Loi coranique

2. Entretien, Lahore, juin 2009.

3. Littéralement « le victorieux », titre que lui valut sa participation au *jihad* afghan à la fin des années 1980.

4. Le rouge, couleur de sa façade et de son dôme, en viendra, par la suite, à symboliser, dans le discours des militants, le sang des martyrs et la nature révolutionnaire du mouvement.

5. Expression malheureuse (qui fallait-il réduire au silence ?), rappelant le slogan tout aussi mal choisi de la chaîne de télévision publique PTV: *We cover the truth!*

AMÉLIE BLOM

Département de sciences sociales, Lahore University of Management Sciences ; coéditrice du South Asia Multidisciplinary Academic Journal (<http://samaj.revues.org>)

Ghazi et son frère, le *maulana* Abdul Aziz (capturé pendant l'assaut et relâché récemment), étaient à la tête d'un imposant complexe religieux, comprenant cette mosquée sous contrôle gouvernemental et la plus ancienne d'Islamabad, mais aussi les deux plus importantes *madrasas* (écoles coraniques) déobandies⁶ de la capitale: la Jamia Fareedia pour hommes (2 000 étudiants) et la Jamia Hafsa pour femmes (3 500 étudiantes),

6. Courant réformé du sunnisme hanafite apparu en Inde dans la seconde moitié du XIX^e siècle autour de la *madrasa* de Deoband.

dirigée, elle, par la femme d'Abdul Aziz et rasée au terme du raid militaire. De janvier à juillet 2007, ce complexe a été l'épicentre d'un mouvement contestataire sans précédent dans l'histoire du Pakistan. Le gouvernement militaro-civil du président Musharraf (1999-2008) s'est alors retrouvé confronté, tout comme dans la NWFP depuis 2004, au pire des scénarios : mater une rébellion armée, menée par des militants islamistes et d'anciens protégés, mais cette fois-ci au cœur même de la capitale pakistanaise, à quelques minutes du quartier général des services de renseignement de l'armée (l'Inter-Services Intelligence ou ISI) ; services avec lesquels les imams de la Lal Masjid avaient entretenu des liens cordiaux jusqu'au retournement de la politique régionale du gouvernement pakistanais suite aux attentats du 11 septembre 2001. Cette mosquée, relais officieux du « jihadisme d'État »⁷ et connue par les habitants du quartier comme un « centre d'hébergement pour *mujahidin* en transit à Islamabad » (en partance vers l'Afghanistan et le Cachemire dans les années 1980 et 1990), se souleva à la suite... d'un simple conflit foncier.

À l'instigation de leur rectrice, les étudiantes de la *madrassa* Jamia Hafsa, attenante à la Lal Masjid, ont été les premières à défier le gouvernement pour protester contre la destruction d'une autre mosquée proche, placée sur un axe routier jugé « à risque » dans le

cadre de la « guerre contre la terreur ». Craignant de voir leur propre institution, construite en partie illégalement (comme la majorité des *madrassas* du pays) subir le même sort, elles occupèrent une bibliothèque publique. Sous l'égide des frères Abdul, les étudiants de la Jamia Fareedia vinrent leur prêter main-forte. Pendant six mois, cette police morale multiplia les coups de force : patrouillant le quartier, armée de matraques en bambou, pour forcer les magasins de vidéos et de musique à la fermeture, établissant des « cours shariatiques » privés, émettant des *fatwas* contre une ministre du gouvernement (contrainte de démissionner), enlevant des ressortissantes chinoises accusées de prostitution, puis des policiers... pour finalement transformer la mosquée en un camp retranché, protégé par des jeunes équipés de *kalashnikov*, en appelant au *jihad* et au martyr collectif par haut-parleurs.

Soumis à un siège d'une semaine, 1100 étudiants épuisés et terrorisés se rendent au compte-gouttes et ne restent qu'un groupe d'environ 400 hommes et femmes, dont un quart sera tué lors de l'assaut final. Parmi eux, des fidèles venus prier le matin (trop effrayés pour se rendre ou retenus comme « boucliers humains », on ne le saura jamais), des militants du groupe islamiste armé Harkat-ul Mujahidin, des orphelin(e)s et veuves de jihadistes, des déclassé(e)s en fuite⁸, mais aussi des étudiants jusqu'au-

7. Connexions jihadistes qui referont surface pendant la crise de 2007 puisque le gouvernement accusa les frères Abdul de cacher des « terroristes dans leur mosquée ».

8. Comme cette jeune femme et son époux, mariés contre l'avis de leurs parents et incapables d'honorer une dette financière auprès d'un patron, réfugiés dans la mosquée un an

boutistes à l'instar de cette pensionnaire de la Jamia Hafsa qui affirma: « Mes parents m'ont demandé de rentrer à la maison mais je leur ai répondu "Jamais! Je suis venue ici avec la passion du *jihad* et mon désir est de devenir une martyre." C'était incroyable, j'entendais les coups de fusil à l'extérieur et j'avais l'impression d'être en Palestine!⁹ »

Le fondamentalisme au féminin

La crise de la Lal Masjid a souvent été interprétée comme un symptôme de la « talibanisation » du Pakistan. Le rôle très important que les femmes y ont joué démontre qu'elle est en réalité fort éloignée de sa voisine afghane et ne se laisse pas réduire aux catégorisations anxieuses de l'après-11-Septembre. Il est, en effet, remarquable que des pensionnaires d'une *madrassa* pour femmes aient été à l'origine d'un mouvement d'une telle ampleur au Pakistan. Ces *madrassas*, qui ont connu un essor considérable depuis les années 1980¹⁰, articulent bien souvent une vision profondément traditionaliste à un discours encourageant les femmes à s'éduquer

mais aussi à occuper l'espace public¹¹. L'enseignement leur prescrit, d'un côté, une soumission complète aux hommes et diffuse moult stéréotypes sur l'incapacité des femmes à raisonner (qui n'ont rien de proprement religieux du reste) et, de l'autre, d'imiter les femmes du Prophète et de ses compagnons, modèles de piété et de vertu mais aussi d'endurance et d'esprit combatif. Ces « femmes guerrières » de l'âge d'or de l'islam constituaient des figures exemplaires pour nombre de pensionnaires à la Jamia Hafsa; certaines ayant aussi appris le maniement des armes à feu. Ainsi de cette étudiante de 18 ans qui regretta que « pendant le siège, les frères *mujahidin* [aient] pris toutes les armes », mais se réjouit d'avoir pu tout de même les aider (« Quand les munitions ont commencé à manquer, j'ai tout de même pu leur donner de l'eau mélangée à du piment rouge pour qu'ils en jettent aux yeux de l'ennemi », ajouta-t-elle)¹².

Si donc la mobilisation des étudiantes de la Lal Masjid a généralement été perçue par les militantes féministes libérales pakistanaises¹³ comme le prototype même de la médiocrité, de la

aparavant. Ils ont été tués lors de l'opération. Entretien avec le père de la jeune femme (août 2007, Lahore).

9. Témoignage recueilli par la radio BBC Urdu, 4 juillet 2007.

10. Les femmes étaient ainsi deux fois plus nombreuses à se présenter à l'examen de *darja alima* (équivalent d'un master en arabe et études islamiques) organisé par la principale union nationale des *madrassas* en 2006. Muhammad Farooq, « Disciplining the Feminism: Girls' Madrasa Education in Pakistan », *The Historian* (GC University, Lahore), 3 (2), 2005, p. 72.

11. Alors que la presse accusa les militantes de la Jamia Hafsa d'agresser des femmes au volant de leur voiture, Ghazi répondit: « C'est de la désinformation, le sale boulot des services [de renseignement]. Ma propre femme conduit! » Interview avec Abdul Rashid Ghazi, *The Friday Times* (Lahore), 20-26 avril 2007.

12. Autre témoignage recueilli par la radio BBC Urdu, 4 juillet 2007.

13. Je me réfère ici à diverses conversations informelles entendues pendant la crise. Dans le contexte pakistanais, le terme « libéral » s'oppose à « conservateur » et fait référence à une idéologie de tendance laïque, très répandue dans l'intelligentsia anglophone et cosmopolite.

violence et de la servilité aliénante supposées régner dans les *madrasas*, elle peut se comprendre au contraire, ainsi que le suggéra ironiquement le DJ d'une station de radio « branchée » locale, comme une manifestation, certes atypique, du *girls'power*¹⁴. D'où la « situation de méconnaissance »¹⁵ à laquelle cette mobilisation donna lieu : utilisant le même langage symbolique, les étudiantes ne pouvaient communiquer avec leurs critiques car elles accordaient un sens totalement opposé au même symbole. La *burqa*, marqueur d'oppression pour les premières, autorisait au contraire ces femmes, littéralement recouvertes de leur légitimité islamique, à se mêler aux hommes à l'extérieur de la *madrasa*. De même le *danda*, matraque en bambou utilisée par les policiers et symbole de leur arbitraire, fut perçu par les censeurs comme l'emblème du caractère agressif du mouvement alors qu'il procurait aux militantes un pouvoir égalisateur. « Nous avons pris le *danda*, expliqua l'une d'elles, pour nous protéger des raids injustifiés de la police et de l'armée et au nom de toutes les victimes impuissantes du système corrompu de ce pays. »¹⁶

14. « Super les filles ! Allez-y, sortez en *burqa* avec vos matraques en bambou ! Je suis de tout cœur avec vous ! » s'amusait-il dans un programme célébrant la Journée de la femme du 8 mars 2007.

15. Concept de l'anthropologue Emiko Ohnuki-Tierney cité dans : Oskar Verkaaik. « On terror and sacrifice », in Ravinda Kaur ed. *Religion, Violence and Political Mobilisation in South Asia*, New Delhi, Sage, 2005, p. 167.

16. Citée dans : Rubab Karrar, « Inside the mosque », *The Herald* (Karachi), mai 2007.

Les « campagnards » contre la nouvelle Sodome

La petite Islamabad (530 000 habitants)¹⁷ a un profil sociodémographique singulier : alors que l'écrasante majorité des « locaux » (habitants de la ville même et pendjabis pour la plupart), est composée de fonctionnaires gouvernementaux, professions libérales, employés d'ONG et d'OIGs et expatriés travaillant dans les multiples postes diplomatiques, les *ajnabi* (allogènes) sont, eux, des migrants saisonniers, originaires le plus souvent des villages de la NWFP et des « aires tribales » (et des *Federally Administered Tribal Areas* ou FATA). Représentant 10 % de la population de la capitale mais dormant généralement dans la ville voisine de Rawalpindi (1,4 million d'habitants), beaucoup plus abordable, ils dominent dans les petits services (taxis, employés de maison, etc.), le bâtiment, les transports et le petit commerce.

Les jeunes militant(e)s du mouvement de la Lal Masjid étaient, pour la plupart, eux aussi des migrants des petites villes et villages pachtounes et hindko de la NWFP – Kohat, Swabi (district surpeuplé et zone traditionnelle de migration), la région Hazara (Kohistan, Mansehra et Abbottabad) – et des FATA (Bajaur et Waziristan en particulier). À la *madrasa* Fareedia, par exemple, c'était le cas pour 80 % des étudiants¹⁸. La prépondérance de l'is-

17. Recensement de 1998.

18. Muhammad Asif Khan. « Pakistani Madaris and Change: Survival Strategies and Political Challenges », mémoire de DEA, EHESS,

lam *déobandi* dans ces régions rurales explique aussi qu'une *madrassa* de cette tradition a été choisie par ces jeunes en quête d'éducation religieuse, ou simplement d'un lieu d'hébergement. Or ces jeunes villageois en mal d'intégration et souvent péjorativement qualifiés de *paindoo*¹⁹ par les « locaux » étaient aussi en guerre contre cette Islamabad (littéralement « le lieu de l'Islam »), perçue comme une « nouvelle Sodome » dont ils ne maîtrisaient ni ne comprenaient les codes.

Islamabad, la « Brasilia du Pakistan », créée de toutes pièces pour accueillir la capitale au milieu des années 1960, représente dans le paysage urbain du pays une autre singularité. Cas exemplaire de *nation-building* autoritaire et indifférent aux réalités sociales, le plan de la ville²⁰ répondait aux objectifs formulés par le général Ayub Khan, président du pays de 1958 à 1969. Remarquablement similaire à la chaîne de commandement dans l'armée (chaque unité de voisinage devant être auto-suffisante), il visait à promouvoir un contrôle sans faille sur la société et l'économie locales ainsi que la promotion d'un sentiment nationaliste. Ses habitants se sont ainsi trouvés strati-

fiés d'un point de vue sociospatial, les logements ayant été alloués d'est en ouest par ordre hiérarchique décroissant (dans le cas des fonctionnaires) ou en fonction des revenus. Mais une ville n'est pas une garnison, et sur le temps long, des phénomènes imprévus, que la planification rigide de la ville ne pouvait absorber, se sont développés, faisant de l'État « l'ennemi des populations mouvantes²¹ ». Tout d'abord, une très forte pression démographique²², sous l'effet des flux migratoires, entraînant également une extension incontrôlée des *madrassas* « illégales ». Ensuite, des poches d'extrême pauvreté, les *katchi abadi* (bidonvilles), au cœur même des quartiers huppés, associées à une prostitution croissante en réponse à l'afflux régulier de politiciens et expatriés argentés. Enfin, une classe moyenne adoptant les comportements associés à la modernité (maîtrise de l'anglais; femmes non voilées, voire en pantalons; fréquentation des *coffee shops*, Pizza Hut, etc.).

Or, Islamabad étant une ville de taille modeste, la proximité et l'interaction entre ces différents groupes socio-économiques, aux modes de vie, styles vestimentaires et visions du monde très différents, sont particulièrement fortes (contrairement à Lahore ou Karachi).

juin 2006, p. 53. Les données manquent concernant la Jamia Hafsa mais l'on peut conjecturer un profil similaire.

19. Mot insultant qui signifie « bouseux » ou « péquenaud » en pendjabi.
20. Œuvre d'un célèbre architecte grec, Constantinos A. Doxiadis. Voir: Frank C. Spaulding. « Ayub Khan, Constantinos Doxiadis, and Islamabad: Biography as Modernity in a Planned Urban Space », in Charles Kennedy et al. (eds). *Pakistan at the Millenium*, Karachi, Oxford University Press, 2003, p. 351-376.

21. James C. Scott. *Seeing Like a State. How Certain Schemes to Improve Human Condition Have Failed*, New Haven, Yale University Press, 1998, p. 1.

22. Islamabad connaît l'un des plus forts taux de croissance du pays et la population a triplé entre 1972 et 1998. Elle est toutefois l'une des rares agglomérations où le recensement, pour des raisons politiques évidentes, a quelque exactitude.

S'il existe une distinction nette entre les lieux fréquentés par l'élite et les étrangers et les quartiers plus modestes, plus conservateurs également, où vivent les petits fonctionnaires, à l'instar de celui de la Lal Masjid²³, la mosquée n'est qu'à dix minutes à pied des banques, hôtels et magasins chics de Blue Area, la grande artère commerçante qui divise la ville en deux, et des ambassades. De même, la classe moyenne « occidentalisée » fréquente le quartier commerçant qui s'est développé autour de la mosquée pour répondre aux besoins des petits fonctionnaires (marché en gros de fruits et légumes, bazars d'étoffes, fruits secs et CDs bon marché à Aabpara et Melody Market).

La Lal Masjid est donc devenue, avec les années, une enclave « traditionnelle » dans un paysage urbain au modernisme désincarné. Enclave d'autant plus étanche que, contrairement à la fonction historique des *madrasas* – à savoir des centres de savoir ouverts sur le monde, où les habitants du voisinage se rendent régulièrement pour demander conseil dans leur vie quotidienne²⁴ –, celles dirigées par les frères Abdul étaient des lieux repliés sur eux-mêmes²⁵. Les militant(e)s de la Lal Masjid vivaient

dans des ghettos ethniques mais aussi, et de façon plus conséquente, cognitifs. D'où leur puritanisme exacerbé, s'en prenant aux magasins de vidéos, aux femmes accusées de prostitution ou travaillant dans des salons de beauté, tenant des tribunaux shariatiques pour juger de cas « d'incestes » et de « viols », etc. La reconfiguration de la frontière entre l'espace religieux, public et privé, qu'ils imposèrent en allant enlever des « prostituées » chez elles pour les séquestrer dans la mosquée, outrepassant ainsi la limite infranchissable de la maison, est pourtant ce qui, associé à l'usage des armes, leur enleva le soutien de ceux qui furent initialement séduits par leur appel à l'application de la *sharia* et leur fureur justicière contre l'État défaillant²⁶.

Du martyr collectif au martyr individuel

Sur la page d'accueil du site Internet du « mouvement de la Lal Masjid », et en dessous d'une photo du visage tuméfié mais souriant de Ghazi après sa mort, on peut lire : « La Lal Masjid est de retour. Vous pouvez tuer le corps mais pas la passion. [...] Le crépuscule du 10 juillet [*date du raid*] fut témoin de la chute du plus vaillant guerrier qu'ait connu cette terre. Sa fierté révolutionnaire refusa de fléchir devant

23. La mosquée, fondée dès l'origine de la ville, est située à la charnière entre deux « secteurs » : l'un réservé aux petits fonctionnaires et l'autre abritant les multiples institutions publiques où ils travaillent.

24. Fonction maintenue par nombre d'entre elles à Lahore par exemple.

25. La relocalisation, dans les années 1980, de la *Jamia Fareedia* à la périphérie d'Islamabad, dans un coin entouré d'un petit bois l'isolant en quelque sorte du monde profane, a aggravé ce phénomène.

26. « Le gouvernement ne remplit pas ses fonctions, le vide doit être rempli par le peuple. [...] Si personne ne vient collecter les détritres en face de chez moi, même après que j'en ai fait plusieurs fois la requête, je fais quoi ? Je nettoie moi-même » déclara Ghazi. « Interview with Abdul Rashid Ghazi », *op. cit.*

un système fondé sur la tyrannie et l'oppression. [...] À notre nation, soumise à l'esclavage depuis 300 ans, il a légué la volonté de résister à la classe dirigeante et aux puissances impériales avec pour seul slogan: "La sharia ou le martyr"²⁷. » Les partisans des frères Abdul, en usant d'une rhétorique marxisante étonnamment marquée, le clament: le mouvement n'est pas mort. Et de fait, le site détaille aussi « l'idéologie de Ghazi le martyr » (qui de son vivant n'avait jamais rien produit de tel) et répond à des questions portant sur la légalité de la participation des femmes à une lutte armée et sur celle des attentats suicides, qu'il justifie tous deux.

La mobilisation collective de la Lal Masjid, initialement réactive, s'est progressivement transformée en une rébellion armée, pour finalement donner naissance à une dynamique martyropathe et, *de facto*, à une cause emblématique qui permit au « mouvement » de s'inscrire dans la durée. Au cours de l'événement lui-même et « en réclamant le droit de demander à ses membres une mort héroïque, une communauté [s'est construite] en acteur politique »²⁸. Ghazi assumait parfaitement cette logique: « Peut-être que notre mouvement trouvera son point de départ *si et quand une opération sera lancée* contre nos bâtiments²⁹ », déclara-t-il avant d'appeler ses fidèles, la veille de l'assaut et dans

une ultime interview, à poursuivre le *jihad* après sa mort. La charge politique et émotionnelle de cette déclaration fut considérable: elle consolida le mythe dont le « mouvement de la Lal Masjid » avait besoin, comme l'atteste le DVD réalisé par ses militants au lendemain de l'assaut, et qui circula largement dans le pays. À l'image du cadavre ensanglanté de Ghazi, victime de la collaboration pakistano-américaine dans la guerre « contre la terreur »³⁰, se juxtaposent les métaphores puissantes du sang et du viol des étudiantes martyres. La photo de leurs *shalwar kamiz*³¹ ensanglantées par exemple, prise par des journalistes au sein de la Jamia Hafsa juste après le raid, revient comme un *leitmotiv*; l'affront contre les corps de ces femmes parachevant la formation, à partir d'une communauté de souffrance, d'un mouvement proprement politique qui justifie l'appel à la vengeance.

Il y a eu des attentats suicides au Pakistan avant la crise de la Lal Masjid, comme représsailles aux opérations militaires des forces américano-pakistanaïses dans les zones tribales. Il reste qu'ils se sont considérablement intensifiés depuis le raid contre la mosquée en 2007 (cinq dans les dix jours qui ont suivi) et visent désormais prioritairement les forces de sécurité et de police.

27. <http://www.lalmasjid.com> (site fermé fin 2008)

28. Veena Das. *Critical Events. An Anthropological Perspective on Contemporary India*, Delhi, Oxford University Press, 1995, p. 2.

29. « Interview with maulana Abdul Rashid Ghazi », *op. cit.* Je souligne.

30. Bush et Musharraf, se serrant la main à l'image, sont décrits comme « des animaux assoiffés de sang ».

31. Longue tunique et pantalon ample traditionnellement portés par les femmes au Pakistan. Il évoque ici la vertu outragée puisque les militantes de la Jamia Hafsa recouvraient ce vêtement « mondain » d'un grand châle ou d'une *abaya* (léger manteau noir originaire des pays du Golfe).

La plupart répondent, pour autant que l'on puisse en juger (les informations sont généralement d'origine policière), à une dynamique de revanche. C'est au cri de « *Fils de p****, préparez-vous à payer pour les martyrs de la Lal Masjid!* » que les militants de Baitullah Mehsud, le chef du Pakistan Tehreek-e-Taliban (basé au Waziristan), firent irruption dans les dortoirs des cadets d'une école de police dans la banlieue de Lahore, faisant huit morts, en mars 2009³². Cette attaque avait été précédée par quatre attentats suicides directement liés à l'affaire de la Lal Masjid: contre une ONG internationale le jour des funérailles d'étudiants (Bajaur), contre l'unité de police déployée lors du siège (Islamabad), contre le quartier général des forces commando en charge du raid (près d'Islamabad), perpétré par le frère d'une pensionnaire de la Jamia Hafsa, et contre un bus d'officiers de l'armée de l'air (Sargodha), l'auteur étant un militant de la Lal Masjid libéré faute de preuves, dont le père avait combattu et trouvé la mort en Afghanistan, tout comme son frère aîné au Cachemire. La boucle est bouclée: la trajectoire de cette famille illustre les conséquences dévastatrices de plus de 20 ans de soustraitance de la violence, par l'armée pakistanaise, à des mouvements islamistes armés³³. La logique du martyr, telle qu'elle a fonctionné pour envoyer

de la « chair à canon » mener des guerres « patriotiques » aux frontières, s'est finalement retournée contre son instigateur: cette armée traître à la nation, désormais qualifiée par les militants de la Lal Masjid de *na-pak*, littéralement « impure » mais aussi « non pakistanaise ». ■

32. Information révélée, quant à elle, par les cadets ayant survécu et rapidement étouffée par les autorités.

33. Voir Amélie Blom, « Les kamikazes du Cachemire, "martyrs" d'une cause perdue », *Critique internationale*, juillet 2003, n° 20, p. 135-149.